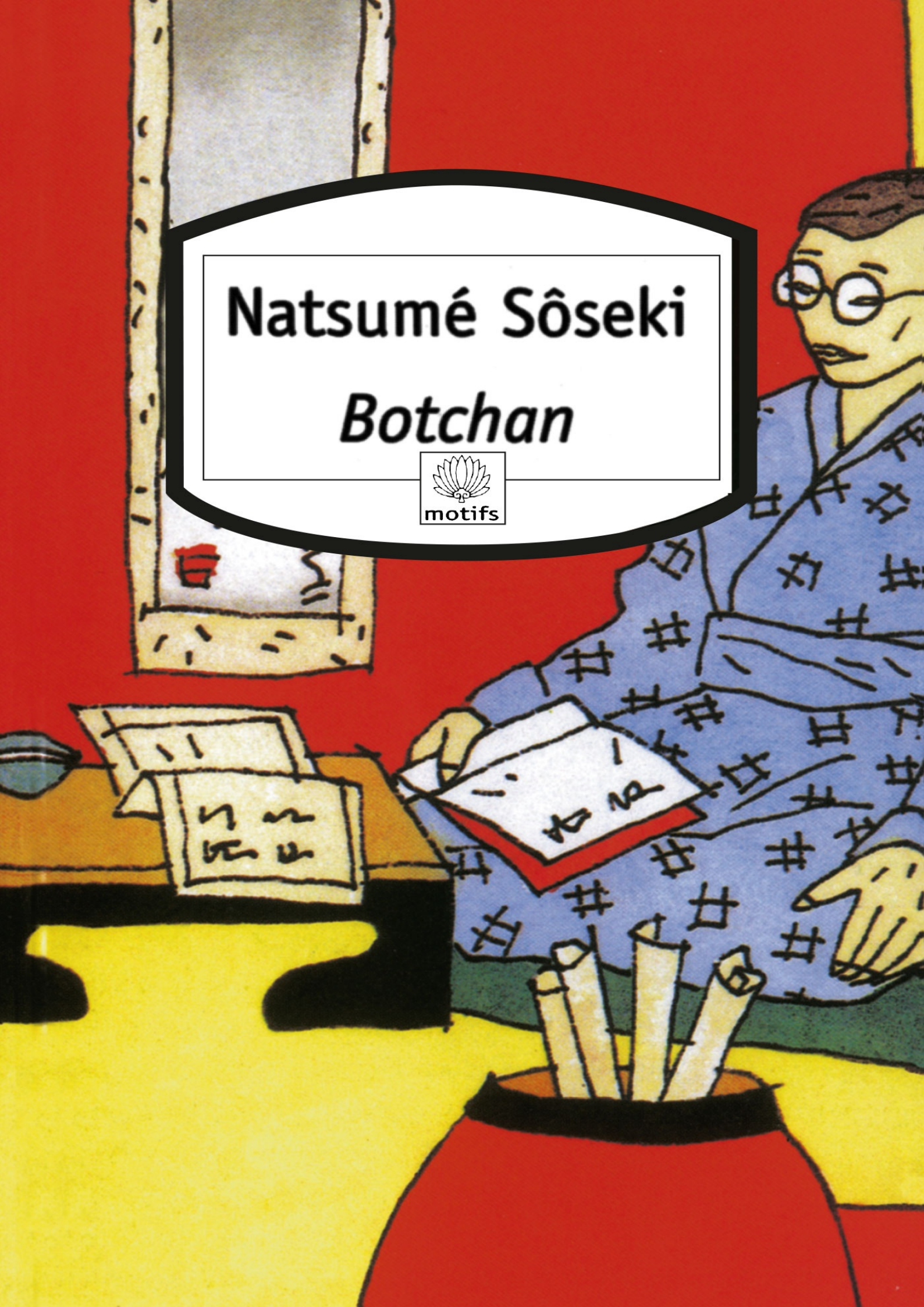


Natsumé Sôseki

Botchan



motifs



Botchan

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS GALLIMARD

Le Pauvre Cœur des hommes, 1957

Je suis un chat, 1978

Sanshirô, 1995

AUX ÉDITIONS RIVAGES

Oreiller d'herbes, 1987

Clair-obscur, 1989

Le 210^e Jour, 1990

Le Voyageur 1992

À travers la vitre, 1993

AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

La Porte, 1987

Sanshirô, 1990

Les Herbes du chemin, 1992

AUX ÉDITIONS LE SERPENT À PLUMES

À l'équinoxe et au-delà, 1995

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'ancien temps qui envisageait les liens entre elle et moi sur le mode féodal, de maître à domestique. Puisque j'étais son maître, elle ne pouvait imaginer, semble-t-il, que je n'étais pas aussi le maître de son neveu. Cela le mettait dans une drôle de situation.

L'affaire était décidée cependant et, trois jours avant mon départ, je rendis visite à Kiyô, qui était allongée dans sa petite chambre orientée au nord, au lit avec un rhume. Dès qu'elle me vit, elle se hâta de se redresser et m'interrogea : « Petit maître, Botchan ¹¹, quand aurez-vous votre maison ? » Elle croyait fermement qu'il suffisait d'être diplômé pour que l'argent vous coulât des poches tout naturellement. C'était aussi de plus en plus absurde d'appeler quelqu'un « petit maître » et de croire en même temps qu'il avait déjà réussi. « Pour l'instant, je n'ai pas de maison. Je pars pour la campagne », lui répliquai-je nettement. Elle eut une expression d'extrême déception et passa sa main sur ses cheveux poivre et sel, tout en désordre. Très ému, je lui dis pour la consoler : « Je dois partir, mais je reviendrai vite. L'année prochaine, aux vacances d'été, je reviendrai, c'est promis. » Comme elle avait un regard étrange, je lui demandai : « Que veux-tu que je t'offre en souvenir, qu'est-ce qui te ferait plaisir ? » Elle répondit : « J'aimerais bien manger des *sasa-amé* ¹² d'Echigo ¹³ ! » Je n'avais jamais entendu parler des *sasa-amé* d'Echigo, région qui se trouve d'ailleurs dans la direction opposée. Quand je lui fis remarquer : « Je me demande si dans la campagne où je vais, on trouve des *sasa-amé*... », elle me questionna : « De quel côté allez-vous ? – Vers l'ouest » lui dis-je. « Oh, alors, c'est au-delà de Hakoné ¹⁴, ou bien en deçà ?... » reprit-elle. Il n'y avait rien à répondre.

Le jour de mon départ, dès le matin, Kiyô vint me retrouver pour m'aider. En chemin, elle m'avait acheté chez le marchand

de couleurs du dentifrice, une brosse à dents et une serviette qu'elle mit dans mon sac de coutil. Je lui dis que je n'avais besoin de rien de semblable, mais elle ne voulut rien savoir. Nous parvînmes à la gare grâce à deux rickshaws qui avançaient côte à côte ; lorsque nous fûmes sur le quai et que je fus monté dans mon compartiment, elle me fixa au visage : « C'est peut-être la dernière occasion où nous nous voyons. Prenez grand soin de vous ! » dit-elle d'une petite voix. Ses yeux étaient pleins de larmes. Moi, je ne pleurais pas. Mais il s'en fallait de peu. Quand le train eut avancé sur une assez bonne distance, je me dis que je pouvais passer la tête par la fenêtre et je me retournai. Elle était toujours là. Elle me parut toute petite.

II

QUAND le vapeur stoppa avec un grand « Booh ! », une chaloupe à rames quitta le quai et se rapprocha de nous. Le batelier était complètement nu hormis une ceinture cache-sexe rouge. Pays de sauvages. Il est certain qu'avec une chaleur pareille, il lui aurait été difficile de porter un kimono. Le soleil était si brûlant que l'eau vous éblouissait. À la fixer, on en était presque aveuglé. J'interrogeai un membre de l'équipage qui m'indiqua que je descendais bien là. Au jugé, c'était un village de pêcheurs, à peu près grand comme le village d'Ômori, près de Tôkyô. Il fallait être fou pour m'envoyer dans un trou pareil. D'autres accepteraient peut-être d'y vivre, moi je ne le supporterai jamais, me dis-je, mais que faire à présent ? Aussi, plein d'énergie, je sautai le premier dans la chaloupe. Cinq ou six personnes en firent autant après moi. La ceinture rouge chargea aussi quatre grandes caisses puis recommença à ramer en direction du port. À terre, je fus encore le premier à accoster et, interpellant un gamin qui était planté là sur le quai, je lui demandai où se trouvait le collège. Le morveux bredouilla vaguement que... Ben... il ne savait pas... Stupidité des campagnards ! Même pas capables de connaître le collège dans une bourgade pas plus grande qu'un mouchoir de poche ! Cependant, un homme vêtu d'un kimono bizarre aux manches courtes et serrées me fit signe de venir avec lui, je le suivis et il me mena jusqu'à une auberge dont le nom était quelque chose comme Minatoya. Un chœur terrifiant de voix féminines me pressa d'entrer, ce qui m'ôta tout désir de le faire. Me cantonnant dans le vestibule, je priai qu'on m'indiquât l'adresse

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pas quand, en effet, on ne sait pas ? Quelqu'un de véritablement compétent se serait-il déplacé dans ce trou perdu pour quarante yens par mois... Je regagnai la salle des professeurs. Le Porc-Épic m'interrogea à nouveau. Je ne pouvais me contenter d'une réponse laconique cette fois, aussi je finis par lancer que dans cette école les élèves étaient des têtes de mules. Le Porc-Épic fit une drôle de tête.

La troisième heure, la quatrième et aussi la première de l'après-midi furent toutes à peu près pareilles. Dans chacune de ces classes du premier jour, il y eut plus ou moins des ratés. Le métier de professeur n'est pas aussi tranquille qu'on le croit. Les heures de cours achevées, pas question de s'en retourner chez soi, il vous faut attendre, désœuvré, trois heures de l'après-midi. À ce moment-là, les élèves dont on est responsable viennent vous trouver et il paraît que vous devez vérifier s'ils ont fait correctement le ménage de leur classe. Vous devez encore remplir les registres de présence et alors seulement vous avez le loisir de partir. On avait acheté mon corps pour un pauvre salaire, mais avait-on le droit de m'obliger à rester dans l'école en regardant fixement une table, durant mon temps libre ? Comme tout le monde se soumettait docilement à ces règles, je jugeai que moi, le dernier arrivé, ne pouvais me conduire en enfant gâté et que je devais prendre sur moi. Sur le chemin du retour je confiai au Porc-Épic que rester à l'école, de gré ou de force jusqu'à trois heures était, à mon avis, grotesque. Il éclata de son grand rire, Ha ha ha ! puis dehors, il reprit son sérieux et me conseilla de ne pas émettre des critiques sur l'école. Ou bien de n'en parler qu'à lui, car il y avait beaucoup de gens mal disposés. Nous nous séparâmes à un carrefour et je ne pus apprendre davantage de détails.

Comme j'entrais dans la maison, mon propriétaire m'accueillit par ces mots : « Nous boirons bien un peu de thé

ensemble, monsieur ?... » Je croyais qu'il voulait me l'offrir mais il s'invita et il but, sans aucune gêne, mon propre thé. Ses façons me laissèrent supposer qu'il n'était pas impossible que ce thé à boire ensemble, il le bût même en mon absence. Selon ses dires, il avait depuis toujours aimé les peintures et les curiosités et ce goût l'avait finalement conduit à en faire commerce.

« Vous-même, selon toute apparence, vous avez le véritable tempérament d'un esthète averti. Que diriez-vous de vous lancer dans cette activité, uniquement pour votre plaisir, s'entend ? » Proposition totalement saugrenue. Il y a deux ans, lorsque je m'étais rendu à l'hôtel Impérial pour une commission, on m'avait pris pour un serrurier, c'est exact. Et lorsque coiffé d'une couverture j'étais allé visiter le Grand Bouddha de Kamakura, les tireurs de pousse avaient cru que j'étais un patron de leur corporation. Hormis ces incidents, on m'a en effet jusqu'à ce jour souvent pris pour ce que je n'étais pas, mais il n'y avait encore eu personne pour me qualifier d'« esthète averti ». En règle générale, l'habit et l'apparence des esthètes ne trompent pas. Il suffit de regarder sur les peintures car on les voit coiffés « à l'artiste », toujours munis de papier spécial pour calligraphier leurs poèmes. Seul quelqu'un de louche pouvait sérieusement me nommer ainsi. Je répondis que je détestais ce genre de vie, juste bonne pour des retraités, à l'écart du monde. Il s'esclaffa puis il ajouta qu'au début, personne n'aimait cela mais qu'une fois engagé dans cette voie, on ne pouvait plus s'arrêter. Ce disant, il se resservit de thé et le dégusta de manière affectée. Il est vrai que la veille, je lui avais demandé d'acheter du thé, mais celui-là, amer et trop fort, me déplaisait. Il me semblait qu'une seule coupe m'avait déclenché des maux d'estomac. Je priai donc le logeur d'en acheter dorénavant du plus doux ; il prit acte de ma commande en se versant pour lui-même, jusqu'à la dernière goutte de la théière, une nouvelle

tasse qu'il liquida. Drôle d'individu, à écluser sans vergogne le thé d'autrui. Quand il se retira, je préparai mes cours du lendemain puis me couchai immédiatement.

Ensuite, chaque jour, régulièrement, je me rendis à l'école où j'effectuais mon travail ; à mon retour, mon logeur, régulièrement, m'accueillait sans surprise par son : « Nous boirons bien un peu de thé ensemble, monsieur ?... » Au bout d'une semaine environ, j'avais à peu près assimilé les habitudes du collège et compris les traits caractéristiques de mon propriétaire et de sa femme. D'après les autres professeurs, il s'écoulait entre une semaine et un mois après votre nomination pour que votre réputation fût établie auprès des élèves, et c'était là une cause d'intense souci, mais pour ma part, je n'étais saisi d'aucun sentiment de cette sorte. Quand, de temps à autre, je commettais quelque bévue en classe, je me sentais mal à l'aise sur le coup, mais une demi-heure plus tard, cette impression désagréable s'était dissipée. Je ne suis pas homme à me tourmenter longtemps, le voudrais-je même, j'en suis incapable. Quelles impressions mes erreurs faisaient-elles aux élèves et par contre-coup, quelles étaient les réactions du directeur et du sous-directeur, tout cela me laissait de marbre. Comme je l'ai noté précédemment, je ne suis pas de ceux qui font preuve de sang-froid en toute circonstance, mais je n'hésite pas inutilement et je sais prendre mon parti des choses. Si la situation se gâtait pour moi dans cette école, j'étais résolu à partir ailleurs sur-le-champ, aussi le Porc-Épic ou Chemise-Rouge ne m'effrayaient-ils en rien. À plus forte raison, je n'avais nulle intention de flatter ou d'enjôler les petits drôles de mes classes. L'école marchait donc plutôt bien, mais il n'en allait pas de même à ma pension. Je pouvais encore supporter que mon logeur s'invitât régulièrement à boire mon thé mais il ne cessait d'apporter chez moi toutes sortes d'objets. Pour

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

chercher un balai et jetai leurs dépouilles. Le concierge fit alors son apparition et il me demanda « s'il se passait quelque chose ». Il se passe la chose incroyable, invraisemblable pour le monde entier, que l'on élève des sauterelles dans mon lit. Crétin. Je le réprimandai avec véhémence. Il tenta de piètres excuses, invoquant sa totale ignorance des faits. « L'ignorance n'est pas une excuse ! » Je jetai avec fureur le balai dans la véranda. Le concierge alla timidement le récupérer et repartit en l'emportant sur l'épaule.

Je ne perdis pas de temps et convoquai trois pensionnaires, comme représentants de l'ensemble des élèves. Six d'entre eux se montrèrent. Cela ne me faisait pas peur, qu'ils soient six ou même dix. J'entamai mon interrogatoire tel que je me trouvais, en vêtements de nuit, les manches roulées, prêt à l'action.

« Qu'est-ce qui vous a pris d'introduire ces sauterelles dans mon lit ?

– C'est quoi, m'sieu, des sauterelles ? » fit celui qui se tenait devant. D'un calme absolu, qui frisait l'insolence. Dans cette école, le directeur n'est pas le seul à manier les mots tordus, les élèves s'y essaient à leur tour, semble-t-il.

« Vous ne connaissez pas les sauterelles, bon, je vais vous en montrer », répondis-je. Malheureusement, je les avais balayées, il n'en restait pas une. J'appelai de nouveau le concierge et lui ordonnai : « Rapportez-moi les sauterelles !

– Je les ai déjà jetées aux ordures, faut-il que je les ramasse ?

– C'est cela, ramassez-les immédiatement et rapportez-les. »

Le concierge ne se le fit pas dire deux fois ; il revint bientôt et me présenta une dizaine d'insectes sur une feuille de papier.

« C'est malheureux, mais il fait nuit et je n'ai pu trouver que ça. Demain, si vous voulez, j'en apporterai d'autres. »

Jusqu'au concierge, inepte. J'approchai un des insectes des

élèves.

« Voilà une sauterelle, grandes asperges que vous êtes, vous qui prétendez ne pas savoir ce que c'est ?... »

Un des pensionnaires qui se tenait tout à fait sur ma gauche, il avait la tête toute ronde, répondit :

« C'est pas une sauterelle, ça, c'est une locuste, s'pas ?

– Imbéciles. Sauterelle ou locuste, c'est pareil. Et n'utilisez pas ce s' pas en parlant à un professeur. Avec cette manie des s' pas à la fin de toutes vos phrases, le papa, il est baba, savez-vous pas ?²⁸ »

Je pensais lui avoir cloué le bec, mais lui :

« Mais, m'sieu, un papa n'est pas un baba, s'pas ? »

Ils étaient indécrottables...

« En tout cas, sauterelle ou locuste, pourquoi les avez-vous fourrées dans mon lit ? Est-ce que je vous ai demandé une chose pareille ?

– Nous, on n'a rien mis...

– Si ce n'est pas vous, comment sont-elles entrées ?

– Ben... Les locustes, elles aiment bien les endroits chauds, alors il se peut qu'elles soient entrées toutes seules.

– Andouilles. Comme si les sauterelles allaient d'elles-mêmes dans un lit ! Et c'est vous qui les y avez mises... Pour quelle raison avez-vous fait une chose pareille, avouez !

– On peut rien avouer puisqu'on n'a rien fait. »

Trouillards. S'ils n'avaient même pas le courage d'affirmer haut et fort ce qu'ils avaient accompli, mieux valait ne pas le faire du tout. À moins que je leur fournisse une preuve tangible, ils avaient bien l'intention de jouer effrontément l'innocence. Moi aussi, pardi, lorsque j'étais collégien, j'ai commis quelques mauvaises farces. Mais quand on cherchait le coupable, pas une seule fois je n'ai eu la couardise de me dérober. On a fait une

chose ou on ne l'a pas faite, c'est tout. J'ai pu accomplir un certain nombre de tours pendables, mais je n'ai jamais joué l'innocent. Si j'avais voulu échapper à la punition par des mensonges, je n'aurais tout simplement pas commis mon méfait. Bêtise et punition vont de pair. C'est parce que la punition existe que les mauvaises farces ont du piment. Je ne crois pas qu'il existe un seul endroit au monde où l'on tolère l'existence d'individus assez vils pour ne pas vouloir payer le prix du châtiment de leurs méfaits. Il était sûr et certain que ces lascars, une fois diplômés et lancés dans la vie active, seraient de ceux qui empruntent de l'argent mais ne le rendent pas. Dans quel but sont-ils entrés au collège ? Pour mentir, frauder, commettre sournoisement des blagues minables et, leur diplôme en poche, se pavaner en s'imaginant qu'ils ont reçu une véritable éducation ! Racaille immonde.

Cela me répugnait de discuter avec des gens à l'esprit aussi nauséabond et je lançai :

« Si vous ne voulez pas avouer, ne le faites pas. Il est regrettable que vous qui êtes déjà collégiens, vous ne puissiez faire la distinction entre l'élégance et l'abjection. » Sur ces mots, je renvoyai les six élèves. Moi-même, je ne suis certes pas raffiné ni dans mon langage ni dans mon allure, mais pour l'élégance des sentiments, je dépasse tous ces vauriens. Les six gaillards se retirèrent, imperturbables. Avec leurs airs, c'était comme s'ils m'étaient bien supérieurs, à moi, leur professeur. Cette impassibilité même était la marque flagrante de leur nature mauvaise. Cependant je n'aurais jamais pu faire preuve, moi, d'une telle audace.

Je regagnai mon lit et m'étendis, mais le remueménage précédent avait permis à des nuées de moustiques d'envahir l'intérieur de la moustiquaire qui vibrait de bzz-bzz incessants. C'était assommant de les brûler l'un après l'autre avec ma

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

... » répondit le Bouffon. J'interrogeai le batelier sur ces poissons. Il me dit qu'ils étaient pleins d'arêtes, sans goût et immangeables. On s'en servait uniquement comme engrais. Mes deux collègues péchaient avec tant d'ardeur pour de l'engrais. Je me sentis empli de compassion à leur égard. Pour moi, une seule prise avait suffi et, renversé au fond du canot, je contemplai depuis un certain temps le vaste ciel. C'était, de loin, beaucoup plus élégant.

À un moment, les deux hommes se mirent à parler à voix basse. Je n'entendais pas très bien et n'avais pas envie d'entendre. En regardant le ciel, je songeais à Kiyô. Si j'avais de l'argent, quel plaisir ce serait d'emmener Kiyô avec moi dans de beaux endroits comme ici. Un paysage, si merveilleux fût-il, la présence du Bouffon me le gâchait. Bien que Kiyô ne fût qu'une vieille femme au visage tout ridé, je n'aurais pas eu honte de l'emmener partout avec moi. Alors qu'un type comme ce Bouffon, je ne le supportais pas à mes côtés, en voiture à cheval, en bateau ou même au Ryô-un-kaku³⁰ à Asakusa. Si j'avais été sous-directeur et Chemise-Rouge un simple enseignant comme moi, il y a tout à parier que ses flatteries auraient été pour moi et ses sarcasmes pour l'autre. On raconte que les gens d'Edo sont légers et certes, quand un Bouffon comme lui parcourt la campagne en répétant partout avec son accent rustique de pacotille : « Je suis un vrai fils d'Edo ! », les campagnards finissent par penser que tous les Edokko sont légers et que la légèreté est un attribut de tout Tôkyôïte. Comme je songeais ainsi, les deux compagnons se mirent à pouffer. Je ne saisissais pas le sens exact de ce qu'ils disaient car leurs paroles étaient entrecoupées de rires mais des bribes me parvenaient :

« Non, c'est vrai ? – Si, si, je vous assure... – Il ne le savait pas ? Il est bien à plaindre ! – Incroyable... – Sauterelles... Je

vous le certifie ! »

Je ne prêtais pas une oreille très assidue à leurs conciliabules mais quand j'entendis le Bouffon prononcer le mot « sauterelles », malgré moi, je devins soudain plus attentif. Je ne sais pourquoi, il avait claironné le « sauterelles » que, bien sûr, je saisis nettement, alors qu'il baissa la voix pour la suite. Sans faire le moindre mouvement, j'essayai d'entendre le reste de leur conversation.

« Encore ce Hotta ?... – C'est bien probable... – Friture... Ha ha ha ! – a été fomenté... – Des boulettes de riz aussi ? »

Je saisisais seulement des fragments de leurs paroles mais d'après les « sauterelles », « friture », « boulettes »... je présumai que j'étais au centre de cet entretien secret. S'ils voulaient parler, pourquoi ne le faisaient-ils pas à haute voix ? Mais si cela devait rester confidentiel, pourquoi m'avaient-ils invité ? Ils me dégoûtaient. Sauterelles ou sandalettes... Ce n'était pas moi qui étais à blâmer. Le directeur-Blaireau avait déclaré que pour le moment, il se chargeait lui-même de toute l'affaire, et de mon côté, je ne bougeais pas, par égard pour ses pouvoirs. Cette espèce de Bouffon n'avait rien à voir là-dedans. Il aurait mieux fait de rester tranquille à sucer ses pinceaux. Je finirais bien, tôt ou tard, par régler moi-même mes problèmes, cela ne m'inquiétait pas. En revanche, les mots « Encore ce Hotta » et « fomenté » m'inquiétaient davantage. Signifiaient-ils que Hotta avait fait en sorte que les troubles soient plus conséquents ? Ou que Hotta avait agi avec les élèves pour me persécuter ?... Je ne savais que penser. Comme je contemplais le ciel bleu, je m'aperçus que l'éclat du soleil diminuait peu à peu et qu'une brise fraîche se levait. Semblable à la mince fumée des bâtonnets d'encens, un nuage s'était formé au fond du ciel limpide et à peine s'était-il étiré paisiblement qu'il réapparut au-dessus de notre barque, nous enveloppant comme un voile de

brouillard.

« On rentre ?... » lança brusquement Chemise-Rouge, comme si cette idée le traversait soudain, et son comparse d'acquiescer :

« C'est exactement le bon moment ! – Vous allez peut-être rencontrer Madone ce soir ?... » ajouta-t-il. Le sous-directeur lui répliqua de ne pas dire d'âneries, que cela pourrait prêter à confusion. Penché à ce moment-là sur le côté de la barque, il s'était un peu raidi.

« Hé hé hé... il n'y a pas de problème ! Même si l'autre entend... » rétorqua le Bouffon en se tournant vers moi. Je lui décochai en pleine figure un regard sans ambiguïté. Comme s'il était ébloui, il eut un mouvement exagéré de recul et grommelant un : « Ça me désarme... », il se gratta la tête en rentrant les épaules. Grottesque filou.

Notre barque avançait en direction de la côte ; la mer était toujours aussi paisible. « On dirait que tu n'aimes pas la pêche ! » me dit Chemise-Rouge et je répondis qu'en effet, je préférais rester allongé à regarder le ciel. Je jetai vivement à l'eau ma cigarette à demi consumée ; elle tomba avec un léger sifflement juste au-dessous de la godille puis réapparut dans les remous.

« Depuis ton arrivée, tous tes élèves sont heureux. J'espère que tu poursuivras tes efforts », reprit-il, abordant cette fois un sujet bien éloigné de la pêche.

« Mais non, ils ne sont pas tellement heureux.

– Si, si, ce n'est pas un compliment, vraiment heureux, n'est-ce pas, Yoshikawa ?

– Ce n'est plus du bonheur, c'est du délire... » ricana le Bouffon. Étonnant comme la moindre des paroles de ce type me porte sur les nerfs.

« Néanmoins, si tu n'y prends garde, il y a des risques...,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

manquait quelqu'un, remarqua-t-il, qui pouvait bien être l'absent ? C'était Courge-Verte qui manquait, moi je le savais. J'ignore si entre lui et moi des affinités ont été nouées dans une existence antérieure, mais il m'a suffi de voir son visage une fois pour ne plus jamais l'oublier. Dès que j'entre dans la salle des professeurs, son visage me saute aux yeux et même sur le chemin de l'école, son image s'impose à mes pensées. À l'établissement de bains, je me retrouve souvent dans le bassin d'eau chaude, face à son visage gonflé et pâle. Quand je le salue joyeusement, en retour il incline la tête avec une déférence qui me serre le cœur. Il n'est personne au collège plus paisible que lui. S'il rit fort rarement, il ne prête pas langue aux commérages. Je connaissais le mot de « sage » pour l'avoir lu dans des textes, mais je croyais que c'était en somme un terme de dictionnaire et qu'il ne pouvait s'appliquer à un homme vivant, jusqu'à ma rencontre avec Courge-Verte. Là, je compris avec admiration que ce mot possédait une pleine réalité.

Etant donné l'étroitesse de nos liens, j'avais remarqué dès que j'étais entré dans la salle du conseil que Courge-Verte était absent. A vrai dire, j'avais bien compté, en moi-même, m'asseoir à côté de lui. Le directeur déclara que Koga arriverait certainement bientôt et, déballant des documents autocopiés ³² enveloppés dans un *fusaka* violet, ces petits carrés de soie dont on se sert à la cérémonie du thé, il se mit à les lire. Notre élégant sous-directeur commença d'essuyer sa pipe d'ambre à l'aide d'un mouchoir de soie. C'est sa manie, à cet homme. Qui a l'air de convenir parfaitement à cette Chemise-Rouge. D'autres professeurs chuchotaient entre eux. Ceux qui étaient désœuvrés, par contenance, faisaient mine d'inscrire quelque chose sur la table avec leur crayon, du côté gomme. Le Bouffon adressait parfois la parole au Porc-Épic, lequel ne se donnait pas la peine

de lui répondre. Il se bornait à grogner des Mmm ou des Ah et, de temps en temps, il me lançait un regard menaçant. Je lui rendais la pareille, à tous les coups.

Celui que tout le monde attendait, Courge-Verte, entra enfin, l'air désolé et, avec beaucoup de politesse, il s'excusa auprès du Blaireau que des empêchements l'aient conduit à ce retard.

« A présent, que la réunion commence ! » annonça le Blaireau qui fit d'abord distribuer par le secrétaire Kawamura les feuillets autocopiés. Je lus sur mon document que le premier point portait sur les mesures à arrêter, le second sur le respect de la discipline et qu'il y avait encore deux ou trois sujets. Le Blaireau, pompeux comme à son ordinaire, nous gratifia du discours suivant – on aurait cru entendre une allégorie vivante de l'Éducation :

« Chaque fois qu'une faute est commise dans notre école, que ce soit par un membre du corps enseignant, que ce soit par un élève, je ne peux la ressentir que comme un manquement à ma propre force morale, et quand surviennent des incidents, la honte rougit mon front, moi, votre directeur, d'avoir failli à mon devoir. Hélas, vous le savez, des troubles ont eu lieu récemment et il me faut vous présenter à vous tous, messieurs, mes excuses les plus sincères. Cependant, ce qui est fait est fait, personne n'y peut plus rien. À présent nous devons décider quelles mesures prendre, et comme vous êtes au courant des événements qui se sont déroulés, je vous demanderai à tous d'exposer en toute franchise votre opinion pour que je puisse adopter la meilleure solution possible. »

En écoutant le discours de notre directeur, j'étais plein d'admiration pour son éloquence mais ce beau parleur de Blaireau méritait bien son surnom, je devais rester méfiant ! Si le directeur se sentait tellement responsable, si la faute lui était imputable personnellement en raison d'un défaut de son

caractère, n'aurait-il pas mieux valu qu'il ne prît aucune sanction contre les élèves et qu'il donnât sa démission tout de suite ? Cette fastidieuse séance n'aurait pas eu lieu d'être. Le simple bon sens est suffisant pour comprendre toute l'affaire. J'accomplis paisiblement ma garde de nuit. Les élèves chahutent. Ce n'est la faute ni du directeur, ni de moi-même mais uniquement des élèves. Si le Porc-Épic fait partie du complot, qu'on le chasse en même temps que les élèves, voilà tout. Il faudrait chercher longtemps sur terre pour trouver quelqu'un qui voudrait absolument endosser les erreurs d'autrui et qui clamerait partout : C'est ma faute ! C'est ma faute ! Un Blaireau, néanmoins, est susceptible de telles bizarreries... Après avoir débité ce discours absurde, le directeur nous passa en revue d'un air satisfait de lui-même. Personne toutefois n'ouvrit la bouche. Le professeur de sciences naturelles contemplait des corbeaux perchés sur le toit de la première classe. Le maître de chinois pliait puis déployait sa feuille auto-copiée. Le Porc-Épic tenait son regard rivé sur moi. Si j'avais su que cette réunion serait aussi stupide, je m'en serais volontiers dispensé, et je serais resté chez moi à faire la sieste.

Agacé, je m'apprêtais à me lever pour me lancer dans une belle harangue quand je m'interrompis car je vis que Chemise-Rouge commençait à parler. Il avait posé sa pipe et discourait tout en s'essuyant le visage à l'aide d'un mouchoir de soie rayé. Il avait dû le chiper à Madone. Les hommes usent plutôt de mouchoirs de lin blanc.

« Lorsque à mon tour, j'ai appris que les pensionnaires s'étaient montrés turbulents, je me suis senti profondément honteux comme sous-directeur d'avoir été négligent, et aussi que mon influence morale auprès de ces jeunes gens n'ait pas été suffisante. Que de tels incidents aient pu advenir signifie qu'une faille existe quelque part. Bien sûr, à observer l'affaire

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

– Et cette Madone est-elle du genre honnête ?

– Mlle Madone est une demoiselle un peu légère, je vous dis.

– Tout ça est bien embêtant. Ces femmes à qui l'on a donné des surnoms, elles ont toujours été des pas grand-chose... Il y a peut-être du vrai dans ce que vous dites.

– Pour ça, je ne vous dis que du vrai ! D'ailleurs, dans le théâtre de Kabuki, il y a eu O-Matsu, que l'on a surnommée la Diabliesse et puis aussi Dakki-no-O-hyaku. C'étaient toutes les deux de sacrées femmes, à faire peur, s' pas ?

– À votre avis, Madone est-elle de la même espèce ?

– Ah, cette Madone, je ne vous dis pas... Si je vous racontais que M. Koga, qui a eu l'obligeance de vous introduire... eh bien, pour tout avouer, il était fiancé avec elle, je n'invente rien !

– Hein... Incroyable. Je n'aurais jamais imaginé que cette Courge-Verte était un homme à bonnes fortunes ! On ne peut décidément pas juger les gens d'après les apparences. Je dois être plus attentif dorénavant.

– Mais voilà que l'an passé, le père de M. Koga a disparu. Jusqu'alors, la famille avait de l'argent, elle possédait des actions dans les banques, tout marchait très bien, mais à la suite de quoi, eh bien, pour je ne sais trop quelle raison, les affaires ont commencé à péricliter et M. Koga, qui est un homme trop bon, c'est sûr, il s'est fait avoir, comme qui dirait ! On a retardé le mariage à cause de ci, à cause de ça, enfin... Là-dessus est arrivé M. le sous-directeur et lui aussi a demandé la main de la demoiselle... Voilà, je vous dis !

– Chemise-Rouge ! Le vilain bonhomme ! Je me disais bien que cette Chemise cachait quelque chose de pas net. Et ensuite ?

– Il a fait sa demande par l'intermédiaire d'une de ses connaissances mais M. Tôyama se sentait lié à M. Koga et il a

différé sa réponse..., disant qu'il lui fallait réfléchir sérieusement, enfin des choses comme ça, quoi. Alors M. Chemise-Rouge a manigancé par une autre relation de la famille Tôyama, jusqu'à ce qu'il obtienne ses entrées chez eux et puis, petit à petit, il a réussi en somme à apprivoiser la demoiselle, voilà l'histoire ! C'est pas le tout de M. Chemise-Rouge, mais la demoiselle aussi, moi je dis qu'elle n'a pas été correcte, et tout le monde pense comme moi. Elle avait déjà accepté la demande de M. Koga et voilà que, parce qu'un licencié se montre, elle tourne casaque... en tous les cas, mon pauvre, pour le dieu du jour d'aujourd'hui, c'est une offense, je vous le dis !

– Une grande offense. Pour le dieu du jour d'aujourd'hui mais aussi pour celui de demain et d'après-demain et à jamais... cela ne sera jamais pardonné !

– Et après, M. Hotta qui avait pitié de son ami M. Koga est allé trouver le sous-directeur pour lui dire sa façon de penser mais M. Chemise-Rouge lui a répondu qu'il n'avait pas l'intention de voler quoi que ce soit qui était promis. Mais que si cet engagement était brisé, il serait heureux de se marier alors, et qu'à l'heure actuelle, ses liens avec la famille Tôyama n'étaient que de pure forme. Et que pouvait avoir à redire M. Koga sur des liens de pure forme avec cette famille ?... M. Hotta est rentré chez lui penaud, sans rien pouvoir faire. Il paraît qu'entre Chemise-Rouge et M. Hotta, depuis ce jour, ça ne va plus très fort, je vous le dis !

– Vous en savez des choses ! Comment faites-vous pour connaître tant de détails ? Je vous admire, vraiment !

– Dites-moi, dans une si petite ville, c'est facile de tout savoir, hein ! »

J'étais plutôt ennuyé qu'elle en sût autant. Dans ces conditions, il était bien possible qu'elle connût aussi mes histoires de friture et de boulettes de riz. Assommant, ces

patelins ! D'un autre côté, elle m'avait permis de comprendre qui était Madone, et les relations entre le Porc-Épic et Chemise-Rouge m'étaient devenues plus claires. Ce qui me gênait seulement, c'était de distinguer qui des deux était le méchant. Moi qui suis quelqu'un de simple, tant que je ne sais pas ce qui est blanc et ce qui est noir, je ne peux me décider à prendre parti.

« Le Porc-Épic ou Chemise-Rouge, quel est le meilleur des deux ?

– Le Porc-Épic, que voulez-vous dire ?

– Oui... enfin, je parle de M. Hotta.

– Ah, eh bien, pour ce qui est de la force, M. Hotta est le plus fort, c'est sûr, mais Chemise-Rouge est un monsieur licencié, il doit être plus compétent dans son travail, je crois bien. Mais pour la gentillesse, ça, je dois dire que M. Chemise-Rouge est le plus gentil et pourtant on raconte que c'est M. Hotta qui a la meilleure réputation auprès des élèves, vous comprenez !

– En fin de compte, qui est le meilleur ?

– Peut-être bien que celui qui a le salaire le plus haut doit être le meilleur, dites-moi... »

Je compris qu'il n'y avait rien à en tirer de plus et j'arrêtai là mes questions. Deux ou trois jours plus tard, comme je revenais de l'école, la vieille dame, tout sourire, me souhaita la bienvenue.

« Elle est enfin arrivée ! » Elle me tendit une lettre et avant de se retirer, elle me recommanda de prendre tout mon temps pour la lire. Quand elle fut partie, j'examinai la lettre et je vis qu'elle était de Kiyo. On avait recollé sur l'enveloppe deux ou trois feuillets, et un examen attentif me révéla que la lettre avait été renvoyée de l'auberge Yama-shiroya à la maison des Ikagin et de là, chez les Hagino. En plus, elle avait séjourné une bonne

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

remarquer que je l'avais rencontré deux fois la veille au soir.

« Oui, oui... À la gare. Dis donc, est-ce que tu rentres toujours à ces heures-là... Il était assez tard, hein ? » J'enfonçai le clou en précisant que je l'avais aperçu sur les berges de la Nozéri.

« Non, non, je ne suis jamais allé par là-bas. Dès que je sors des bains, je rentre chez moi », me répondit-il. Il pouvait essayer de dissimuler ses actes tant qu'il le voulait, le fait est que je l'avais vu. Sale menteur. Si un type pareil est sous-directeur de collège, moi je peux être recteur d'université. De ce moment, je n'accordai plus aucune confiance à Chemise-Rouge. Pourtant, je continuais à parler à cet homme dont je me défiais – alors que le Porc-Épic pour qui j'éprouvais de l'admiration, je ne lui adressais pas la parole. Le monde est étrange.

Un jour, Chemise-Rouge me demanda de passer chez lui car il avait quelque chose à me communiquer. Cela me contrariait de rater mon bain pour cela mais je me rendis à sa convocation vers quatre heures de l'après-midi. Bien qu'il fût célibataire, son rang de sous-directeur l'avait fait abandonner depuis longtemps les pensions de famille et il occupait une demeure pourvue d'un vestibule étourdissant. Il paraît que le loyer ne se montait qu'à neuf yens et demi. Si on avait à ce prix une maison pareille à la campagne, je me dis que je devrais faire venir Kiyô de Tôkyô, et je louerais ce genre d'habitation avec entrée somptueuse, pour son bonheur...

« Pardon ! » fis-je pour m'annoncer et le frère cadet de Chemise-Rouge vint m'ouvrir. À l'école j'enseignais à ce jeune homme l'algèbre et l'arithmétique, et c'était un mauvais élève. De plus, il avait beaucoup voyagé dans le pays et il avait acquis davantage de malice que les jeunes campagnards du cru.

Une fois en présence de Chemise-Rouge, je lui demandai ce qu'il me voulait. Sa Seigneurie me parla alors en ces termes, tout

en me forçant à respirer les exhalaisons âcres de son éternelle pipe d'ambre :

« Depuis que tu travailles chez nous, les résultats sont bien meilleurs qu'à l'époque de ton prédécesseur et notre directeur est extrêmement heureux de ta présence parmi nous – étant donné que l'école te manifeste une telle confiance, je souhaiterais que de ton côté tu fasses de ton mieux.

– Ah, vraiment. Mais je ne peux faire plus que ce que je fais maintenant.

– Certes, ce que tu accomplis à l'heure actuelle est satisfaisant. Simplement, ce dont je t'ai parlé l'autre fois, eh bien... je serais très obligé que tu ne l'oublies pas.

– Que celui qui m'a aidé à trouver ma pension est un homme dangereux, c'est ce que vous voulez dire ?

– Tu ne devrais pas parler aussi crûment, sinon plus rien n'a de sens... mais bon, d'accord. Je crois que tu saisis bien le fond de ma pensée. Je peux te dire que dans la mesure où tes efforts présents se poursuivent, l'école de son côté, et crois-moi, nous sommes très attentifs, serait disposée d'ici quelque temps à améliorer sensiblement tes émoluments...

– Mon salaire ? Mon salaire me convient, mais bien sûr, je ne suis pas contre s'il augmente.

– Justement, par chance, l'un de nos enseignants va être muté et – bien entendu je ne te fais aucune promesse formelle avant de consulter notre directeur – il sera peut-être possible de transférer sur ton salaire une partie de ce qui lui revenait jusqu'à présent. Je répète que je dois en parler au directeur pour que nous arrangions les choses ainsi...

– Merci beaucoup. Mais qui s'en va ?

– Eh bien, comme cela sera rendu public sous peu, je pense pouvoir te dire qu'il s'agit de Koga.

– M. Koga ? Mais il a toujours vécu ici !

– Certes, il est originaire de la région mais certaines circonstances, en somme... eh bien, nous dirons que pour partie, il souhaite lui-même s'en aller.

– Et où va-t-il ?

– Dans la province de Hyûga, à Nobéoka ³⁸... Comme c'est un endroit très retiré, il touchera en compensation un salaire plus élevé.

– Qui va le remplacer ?

– Nous avons à peu près décidé du remplaçant. C'est grâce à ce changement que nous pourrons sans doute augmenter ton propre salaire.

– Parfait. Mais si vous ne pouvez pas m'augmenter, cela ne pose aucun problème.

– De toute façon mon intention est de me concerter avec M. le Directeur. Je pense qu'il partage mes vues, aussi se peut-il que nous te demandions bientôt d'intensifier tes efforts. Je te serais reconnaissant de t'y préparer dès maintenant.

– Vous voulez dire que j'aurai un nombre d'heures de cours plus important que maintenant ?

– Non, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, au contraire, tu auras peut-être moins d'heures...

– J'aurai moins d'heures et je devrai travailler davantage... C'est bizarre !

– C'est un petit peu bizarre, j'en conviens... Hum, hum... Il m'est difficile d'être plus clair maintenant, mais à vrai dire, cela signifie que nous voudrions peut-être te confier des responsabilités plus hautes.

Je n'y comprenais rien. Voulait-il dire, par « responsabilités plus hautes », que je deviendrais professeur principal de mathématiques ? Mais le Porc-Épic remplissait ces fonctions et je ne voyais pas le gaillard donner sa démission. En outre,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

satisfait, il fit rouler ses muscles sous sa peau en les contractant puis les relâchant plusieurs fois de suite. Spectacle fort émoustillant. Il se dit même apte à déchirer, simplement en bandant ses muscles, deux liens de fort papier tressé si on lui entourait le bras avec. Si ce n'était que du papier, je pensai pouvoir en faire autant, lui dis-je. « Essaie donc si tu t'en crois capable, vas-y ! » me provoqua-t-il. Si je ne déchirais pas le papier, ma réputation serait fichue, pensai-je. Je préfèrai ne pas essayer.

« Que dirais-tu de flanquer une dérouillée à Chemise-Rouge et au Bouffon, ce soir au banquet, une fois que tu aurais bien bu ? » lui proposai-je, moitié par plaisanterie. Le Porc-Épic soupesa un instant la question puis il déclara que non, ce soir ne lui paraissait pas une occasion opportune.

« Pourquoi donc ? insistai-je.

– Ce serait triste pour Koga. D'ailleurs, pour que je sois à même de les rosser pour de bon, je veux les prendre en flagrant délit car si le moment n'est pas bon, la faute retombera sur moi. »

Cette remarque me parut marquée au coin du bon sens. Le Porc-Épic semblait mieux doté que moi quant au jugement.

« Eh bien, prononce un grand discours d'éloge à la gloire de Koga, fais-le, toi, parce que moi, avec mon parler d'Edo trop léger, qui roule trop rapidement, cela manquerait de poids. Et puis quand je dois parler dans une occasion spéciale, mon estomac se noue, il me brûle, une boule me gonfle la gorge et pas un mot ne sort... J'aime mieux te céder ma place.

– Quelle maladie curieuse ! Ainsi, tu ne peux parler en public. Ce doit être très gênant.

– Ce n'est pas gênant du tout », lui répliquai-je.

Le temps était venu de nous mettre en route et, le Porc-Épic et moi, nous nous rendîmes ensemble au banquet. Il se tenait

dans l'établissement Kashintei, qui passe pour le meilleur restaurant de la ville dans lequel pourtant je n'avais jamais mis les pieds. On racontait que la demeure avait appartenu à l'origine à un puissant vassal d'un seigneur local et que l'on s'était contenté d'ouvrir un restaurant dans ce bâtiment tel qu'il était, sans le transformer. Il offrait certes une apparence fort majestueuse. Selon moi, que la résidence d'un noble devînt un restaurant, c'était comme un habit militaire qu'on aurait transformé en sous-vêtement.

Lorsque nous arrivâmes, la plupart des convives étaient déjà là, deux ou trois groupes s'étaient formés et tous étaient installés dans l'immense salle de cinquante *jô* ⁴⁶. L'alcôve décorative était merveilleusement vaste, elle aussi, à la mesure de la pièce. Quand j'avais dormi à l'auberge Yamashiroya, j'avais trouvé grande l'alcôve de ma chambre de quinze *jô*, mais il n'y avait pas de comparaison avec celle-ci. Elle devait bien faire plus de trois mètres cinquante de largeur. À droite, on y avait placé un vase de porcelaine à motifs rouges dans lequel étaient disposées de longues branches de pin. Je ne savais pas pourquoi l'on avait choisi ce végétal mais je supposai que c'était pour une raison d'économie : le pin ne se fane guère avant plusieurs mois. J'interrogeai le professeur de sciences naturelles sur la provenance de cette porcelaine *sétomono* ⁴⁷. Il me répondit que ce n'était pas un *sétomono*. Mais un *imari* ⁴⁸. « Ah bon, repris-je, les *imari* ne sont pas des *sétomono* ? » Le naturaliste s'esclaffa. J'appris par la suite que le terme *sétomono* n'était utilisé que pour les poteries fabriquées à Séto. Moi qui venais de Tôkyô, je pensais que c'était un mot générique s'appliquant à toutes les porcelaines. Au centre de l'alcôve était suspendu un rouleau sur lequel étaient calligraphiés vingt-huit idéogrammes chinois, chacun aussi grand que mon visage. Je les

trouvai mal dessinés et je demandai au professeur de lettres chinoises pourquoi on avait ostensiblement accroché une calligraphie aussi mauvaise. Il me fit observer que cette œuvre était de la main du célèbre calligraphe, de Kaiïoku⁴⁹ soi-même. Kaiïoku ou qui l'on voudra, pour moi, je persistai à penser que c'était affreux.

Bientôt le secrétaire Kawamura vint nous annoncer que nous pouvions nous installer et je m'assis à une bonne place où je pouvais m'appuyer le dos contre un pilier. Le Blaireau trônait à la place d'honneur, en face de la calligraphie de Kaiïoku. Il était en habit traditionnel de cérémonie. À sa gauche avait pris place Chemise-Rouge, également en grande tenue. À sa droite, le héros du jour, Courge-Verte, qui avait lui aussi revêtu le costume japonais traditionnel. Moi, j'étais habillé à l'occidentale et les jambes trop étroites de mon pantalon me serraient tellement que je m'assis en tailleur tout de suite. Mon voisin, le professeur de gymnastique, portait un pantalon occidental noir et cela ne l'empêchait pas d'être assis selon les règles, sur ses talons. C'était un professionnel. On apporta les petites tables individuelles. Sur chacune, un cruchon de saké. Le responsable des cérémonies se leva et, en un bref discours d'ouverture, déclara que la réunion pouvait commencer. Il fut suivi par le Blaireau, suivi par Chemise-Rouge. Dans chacune de leurs allocutions d'adieu, les trois hommes, comme s'ils s'étaient donné le mot, furent unanimes à louer la valeur du professeur Courge-Verte, la bonté de son humanité. Ils dirent aussi combien ils éprouvaient de regret sincère à le voir s'en aller à présent. Que cette perte ne serait pas déplorée seulement dans l'école mais qu'individuellement aussi, ils ressentaient une grande tristesse à ce départ. Pourtant, comme leur collègue, en toute liberté, avait lui-même souhaité cette mutation, comment

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pourquoi, je ne le savais pas très bien, leurs caractères spécifiques étaient trop différents. Tout était prétexte à dispute. Peut-être que dans ces campagnes si peu vivantes, les élèves n'avaient rien d'autre à faire pour passer le temps. Comme je suis plutôt friand de bagarre, dès que j'entendis que l'on se battait, je courus de ce côté, en grande partie parce que cela m'amusait. Ceux qui étaient devant hurlaient : « Dégagez d'ici, espèces d'impôts locaux ⁵⁸, fichez le camp ! » Par derrière, d'autres criaient : « Pou-ssez ! Poussez ! » J'avais du mal à avancer parmi tous les élèves qui bloquaient le passage et j'allais enfin atteindre le coin de la rue quand j'entendis un : « En avant, marche ! » lancé d'une voix haute et perçante. Immédiatement, ceux de l'École normale se mirent à avancer calmement. Sans doute un compromis avait-il été trouvé pour savoir qui devait passer en premier : à vrai dire, notre école avait cédé le pas. Il semble que l'École normale jouisse d'un prestige supérieur.

Les cérémonies célébrant la victoire furent très simples. Un général de brigade lut un discours de félicitations, le préfet en lut un autre. Toute l'assemblée cria : *Banzai* ! C'était fini. J'avais entendu dire que des réjouissances auraient lieu l'après-midi, en attendant j'avais le temps de rentrer à ma pension et de me mettre à répondre à Kiyô, une tâche dont je devais m'acquitter depuis longtemps déjà. Elle m'avait fermement recommandé cette fois de lui écrire avec davantage de détails et il me fallait sans faute lui donner satisfaction. Quand je sortis le papier et voulus me lancer, je ne sus par où commencer tant il y avait à raconter. Devais-je noter ceci ?... C'était ennuyeux. Et cela alors ?... Mais non, ça ne présentait aucun intérêt. Je tâchai de trouver quelque chose qui s'écrivît aisément et qui ne me posât pas de problème, mais qui en même temps donnerait du

plaisir à Kiyô quand elle le lirait. Aucun sujet ne remplissait ces conditions. Je frottai mon bâtonnet sur la pierre à encre, humectai mon pinceau et contemplai le papier... Puis reprenais ma contemplation, trempais à nouveau mon pinceau et frottai encore une fois le bâtonnet. La même série de gestes vingt fois, toujours rien d'écrit. Je renonçai et refermai la boîte à encre. Après tout, c'était assommant d'écrire une lettre. Il aurait été bien plus simple d'aller directement à Tôkyô et de parler de vive voix à Kiyô. Elle se faisait du souci, bien sûr, mais écrire une lettre selon ses vœux était pour moi encore plus pénible que si j'avais dû jeûner trois semaines.

Je repoussai le pinceau et le papier, roulai sur moi-même et regardai vers le jardin en me faisant un oreiller de mes bras, mais mon cœur était plein de Kiyô. Mes pensées vagabondèrent. Même à une si longue distance d'elle, je ne doutai pas qu'elle sût, d'une façon ou d'une autre, le souci sincère que je me faisais pour sa santé. Puisque ma sollicitude l'atteignait, une lettre n'était pas indispensable. Sans réponse de ma part, elle penserait que tout allait bien pour moi. Au fond, la correspondance écrite sert pour les cas de mort, de maladie ou d'événement imprévu.

Le jardin, dont la surface n'était guère que d'une dizaine de mètres carrés, n'offrait aucun relief décoratif ni plantation notable. Mais un mandarinier de haute taille, comme un point de repère, dépassait le mur mitoyen. Chaque fois que je rentrais chez moi, je le regardais. Pour quelqu'un comme moi qui n'étais jamais sorti de Tôkyô, un mandarinier portant des fruits est chose rare. Ces mandarines, vertes à présent, mûriraient peu à peu et embelliraient sans doute en prenant leur couleur orange. Maintenant le changement de couleur était déjà à moitié accompli. Ma vieille logeuse que j'avais interrogée à ce sujet m'avait dit qu'elles étaient extrêmement juteuses et sucrées.

Elles seraient bientôt mûres, avait-elle ajouté, et je pourrais alors en manger autant que je le voudrais. Mon intention était d'en déguster un peu chaque jour. Elles seraient à point d'ici environ trois semaines. Il y avait peu de chances que j'eusse quitté ces lieux avant trois semaines.

Comme je réfléchissais à ces mandarines, le Porc-Épic fit irruption chez moi. Il désirait me parler. « Aujourd'hui, me dit-il, c'est la fête de la victoire et j'ai acheté de la viande de bœuf pour que nous festoyions dignement, toi et moi ! » Il sortit alors de sa manche de kimono un petit paquet enveloppé de feuilles de bambous qu'il ouvrit au milieu de la pièce. Moi qui dans ma pension étais nourri de patates douces ou de caillé de soja, à qui en outre on interdisait les nouilles ou les boulettes de riz, j'étais aux anges. Je réclamai à l'instant à Mme Hagino un poêlon et du sucre et nous mîmes la viande à cuire.

Le Porc-Épic, tout en se gavant de bœuf sans façon, me demanda si j'étais au courant de la liaison qu'entretenait Chemise-Rouge avec une geisha. « Bien sûr, lui répondis-je, je pense que c'est une de celles qui étaient au banquet d'adieu de Courge-Verte.

– Tu as raison. Moi, je viens seulement de le comprendre. Tu es très fin ! me complimentait-il. Ce type, poursuivit-il, qui a sans cesse à la bouche les mots de caractère raffiné ou de divertissement d'ordre spirituel, et qui en douce entretient des relations avec une geisha, c'est indécent. Si encore il montrait de l'indulgence pour les plaisirs des autres, passe encore, mais c'est lui qui a poussé le directeur à te signaler que fréquenter les boutiques de nouilles ou de boulettes de riz était préjudiciable à la discipline.

– Oui, ce drôle a l'air de croire que s'offrir une geisha est une récréation spirituelle alors que manger des nouilles à la friture ou des boulettes de riz sont des plaisirs purement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

passé. Tous deux avaient convenu que nous étions dans le vrai et que le journal avait publié cet article intentionnellement, en raison de quelque animosité vis-à-vis de notre collègue. Chemise-Rouge vint dans la salle des professeurs et il défendit notre conduite auprès de chaque enseignant. Il proclamait haut et fort que c'était son frère qui avait invité le Porc-Épic, et qu'en somme lui-même était en faute. Tout le monde faisait chorus, le journal était dans son tort, c'était un scandale, et quel malheur pour nous deux.

Sur le chemin du retour, le Porc-Épic me mit en garde :

« Tu sais, avec Chemise-Rouge, ça sent mauvais ! Si nous ne nous méfions pas, il nous roulera.

– Ça a toujours senti mauvais, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il n'est pas net !

– Je crois que tu ne te rends pas compte, reprit-il. Hier, son frère est venu exprès nous relancer, c'était une ruse pour nous impliquer dans la bagarre. » En effet, je n'avais pas imaginé que cela pouvait aller si loin. Le Porc-Épic avait l'air rude mais il était plus intelligent que moi, et je l'admire.

« Il nous a poussés au feu comme ça, puis il a filé au journal et s'est arrangé pour faire écrire cet article ! Sûr, c'est un coquin !

– L'article aussi, c'est du Chemise-Rouge ? Là, je n'en reviens pas. Mais les gens du journal croient ce que raconte Chemise-Rouge aussi facilement que ça ?

– Pas besoin de le croire. Il suffit qu'il ait un ami bien placé.

– Il aurait un ami au journal ?

– Aucune importance qu'il en ait ou pas. On invente des mensonges, on les fait passer pour la réalité, et voilà, on vous écrit l'article illico.

– Lamentable. S'il s'agit vraiment d'une machination de Chemise-Rouge, nous risquons tous les deux de perdre notre

travail avec cette histoire.

– Les choses peuvent mal tourner et nous serons bien embêtés.

– Dans ces conditions, je présente dès demain ma démission et je rentre à Tôkyô, non mais... Pas question de rester dans un endroit aussi nauséabond même si on me suppliait.

– Si tu remets ta démission, cela ne gênera en rien Chemise-Rouge.

– C'est vrai, tu as raison. Qu'est-ce qui pourrait bien l'embêter ?

– C'est très difficile de confondre un filou aussi rusé, qui s'arrange toujours pour ne laisser aucune preuve.

– C'est vraiment contrariant. On pourrait aussi nous accuser de calomnie. Ça me démoralise. Je me demande quelquefois si le ciel est juste ou non.

– Écoute, laissons passer deux ou trois jours pour voir la tournure des choses. Si ça empire, il ne nous restera plus qu'à l'attraper à Sumita.

– Tu veux dire, laisser l'affaire de la bagarre en plan ?

– Oui. Il nous faut l'attaquer à son point sensible.

– Tu as sans doute raison. Je ne veux rien pour tirer un plan. Je m'en remets à toi pour tout. Mais au moment voulu, je ferai ce qu'il faut. »

Sur ces mots, le Porc-Épic et moi, nous nous séparâmes. Si les suppositions de mon collègue au sujet de Chemise-Rouge se révélaient exactes, alors cet individu était un fier saligaud. Il était bien trop malin pour qu'on pût le démasquer grâce à notre cerveau. La seule méthode efficace avec lui était d'user de la force. Pas de doute, la guerre n'est pas près de disparaître du monde. Même pour des questions personnelles, il faut recourir à la force.

Le lendemain, j'attendis avec impatience le journal, et quand

je l'examinai, je n'y trouvai ni rectificatif ni désaveu. Une fois arrivé à l'école, j'allai m'en plaindre au Blaireau qui me répondit que cela paraîtrait sans doute le lendemain. Certes, le désaveu envoyé par l'école était publié le jour suivant, en minuscules caractères de moins de trois millimètres de côté. Mais de son côté, le journal n'écrivait pas un mot pour rectifier sa première version, bien entendu. Je retournai parlementer avec le directeur et sa réponse fut que l'on ne pouvait rien entreprendre de plus. Décidément notre directeur, malgré sa tête de Blaireau et la vanité de ses redingotes, dispose de bien peu de pouvoir et d'influence. Même pas capable de contraindre un journal de province à s'excuser d'avoir publié un article mensonger. La colère me saisit, et je déclarai que puisqu'il en était ainsi, j'irais moi-même discuter avec le rédacteur en chef.

« Ne fais pas cela ! Sinon, ils écriront les pires horreurs sur toi ! Une fois que quelque chose est paru dans un journal que ce soit vrai ou pas, on ne peut plus rien y changer. Crois-moi, il faut en prendre son parti, c'est la seule voie raisonnable. » Son prêchi-prêcha rappelait le sermon d'un bonze Si vraiment les journaux sont tels, qu'on les anéantisse au plus vite, pour le bien de tous ! Ce jour-là, à la faveur des explications du Blaireau, j'ai compris pour la première fois qu'être attaqué par un article de journal et être mordu par une tortue molle offraient beaucoup de ressemblances : l'un comme l'autre ne vous lâchait plus.

Trois jours plus tard, l'après-midi, le Porc-Épic vint me trouver, dans un état d'extrême agitation.

« Le moment est enfin venu ! Je vais mettre à exécution le plan dont je t'ai parlé ! » Je lui répondis que j'étais prêt à me joindre à lui sur-le-champ. Mais mon collègue secoua la tête en m'objectant qu'il valait mieux rester à l'écart.

« Pourquoi ? lui demandai-je.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

- Kazuma. Il finira par être assassiné à son tour. (p. 167)
- 44 - La Rivière du Ciel : nom japonais de la Voie lactée. (p. 172)
- 45 - Aïzu : dans la préfecture de Fukushima, dans le Japon central. (p. 175)
- 46 - Jô : unité de mesure qui correspond à la natte tatami. (p. 180)
- 47 - Sétomono objets de céramique cuits dans les fours de Séto, ville située dans la préfecture de Aïchi (apogée : XV^e et XVI^e siècles). (p. 180)
- 48 - Imari : port du Kyûshû d'où partaient pour l'Europe les célèbres porcelaines à décor bleu sur fond de blanc. (p. 180)
- 49 - Kaïoku : Nukina Kaïoku (1778-1863), très célèbre calligraphe. (p. 181)
- 50 - Dark Theatre : troupe anglaise de marionnettistes à fils, qui se produisaient à Tôkyô, à Asakusa à partir de 1888. (p. 189)
- 51 - Shamisen : sorte de luth à trois cordes. (p. 190)
- 52 - Gidayu : récits narrant les exploits chevaleresques du passé, souvent accompagnés de musique. (p. 191)
- 53 - Asagao Nikki : célèbre histoire d'amour d'une jeune fille aveugle. (p. 191)
- 54 - Kiinokuni : chanson populaire en vogue à la fin d'Edo et au début de Meiji. (p. 191)
- 55 - Denbei... : extrait d'un célèbre drame musical. (p. 192)
- 56 - « Déchirant sous mes pas... » : début d'un poème composé par Rai Miki. (p. 192)
- 57 - Victoire sur la Russie : il s'agit de la guerre entre le Japon et la Russie de 1904-1905, remportée par le Japon. Dans les chapitres précédents, il a également été question de guerre contre la Chine (1894-1895), terminée à l'avantage du Japon.

Dans notre traduction, nous suivons sur ce point l'édition Iwanami. (p. 195)

58 - Impôts locaux : les collèges étaient subventionnés par des impôts locaux alors que les Écoles normales dépendaient du Trésor central. (p. 199)

59 - Yushima : jeunes gens efféminés qui servaient dans une maison de thé en face du sanctuaire de Yushima à Tôkyô. (p. 203)

60 - Kôchi : chef-lieu du département de Kôchiten, dans l'île de Shikoku. (p. 205)

60 - Tosa : ancien nom d'une province du sud du Shikoku. (p. 206)

61 - Le général Kouropatkine (Alexéï Nicolaïevitch. 1848-1925) : il fut battu par les Japonais à Liao Yang et à Moukden. (p. 213)

62 - « Vaste est le filet du Ciel... » Il s'agit du chapitre 73 du *Livre de la Voie et de la Vertu (Tao te king)* de Lao Tseu, cité ici dans la traduction de Claude Larre (éditions Desclée de Brouwer 1977). (p. 232)

TABLES

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

Notes

Impression & brochage sepec - France

Numéro d'impression : 03023120429 - Dépôt légal : mai 2012

